
Les aspects territoriaux de l'évolution culturelle du Québec

Jean Martin, étudiant au doctorat
Département de géographie
Université Laval

Appréhender l'évolution culturelle d'une société dans son ensemble est une entreprise ambitieuse et il n'entre pas dans nos intentions de fournir ici une explication globale de la question. Ce n'est pas la cohérence hypothétique d'une culture nationale qui nous intéresse, mais plutôt les ambiguïtés et les contradictions qui permettent tant de liberté dans l'interprétation des discours et des pratiques qui la caractérisent. Le regard que nous voulons porter sur l'évolution culturelle du Québec émane d'une vision que nous souhaiterions davantage géographique, axée sur le phénomène de la domination exercée par une métropole sur sa « colonie » ou son arrière-pays.

Il ne pouvait évidemment pas être question dans le cadre de ce travail d'entreprendre une vaste enquête sur le terrain non plus qu'une recherche sur une grande échelle dans les sources primaires. Nous avons plutôt choisi d'effectuer un survol de l'évolution du Québec à travers une revue de la littérature orientée vers les questions qui nous intéressaient d'une façon particulière. Une grande attention a naturellement été accordée aux études de plusieurs géographes : Luc Bureau, Paul Claval, Serge Courville, Christian Morissonneau, Claude Raffestin, etc. Mais les travaux de certains historiens et autres spécialistes occupent également une bonne place dans notre bibliographie : Gérard Bouchard, J.M.S. Careless, Serge Gagnon, Jacques Mathieu, etc. Nous nous sommes tout particulièrement attardé au livre de J.M.S. Careless

(1989), *Frontier and Metropolis*, de même qu'à celui de Christian Morissonneau (1978), *La terre promise: le mythe du Nord québécois*. Certains travaux de Gérard Bouchard, en particulier le texte d'introduction du présent ouvrage, nous ont également été très utiles pour la préparation de la première partie de cet essai qui s'intitule « Diversité et hétérogénéité ». Deux autres parties portant respectivement sur « La construction des espaces québécois » et sur la question des « Mythologie et idéologie » complètent ce survol de l'évolution culturelle québécoise.

DIVERSITÉ ET HÉTÉROGÉNÉITÉ

Culture savante et culture populaire

La division entre culture savante et culture populaire a souvent été évoquée pour expliquer certaines des ambiguïtés qui ressortent obligatoirement lorsqu'il est question de tracer le portrait culturel d'une société. L'antinomie supposée entre ces deux versants opposés d'une même construction constitue la pierre angulaire sur laquelle reposent bon nombre d'analyses du phénomène culturel. Il paraît par conséquent indiqué de revenir sur cette idée de séparation en deux niveaux pour tenter d'en comprendre les effets.

La culture savante

La culture dite savante est souvent simplement définie par opposition à une culture populaire qui serait la seule vraie culture. Les rapports de l'une à l'autre se présentent tout aussi simplement, du moins dans le cas du Québec: « en haut, une culture un peu artificielle tissée par les élites, une culture qui nie; en bas, une culture robuste métissée par l'histoire, une culture qui renie » (Bouchard, 1993b: 38). Même si ces deux grandes composantes culturelles sont rarement définies, l'une est presque toujours présentée comme le reflet déformant de l'autre, la culture savante se trouvant le plus souvent ramenée à une sorte de perversion de la culture populaire. Tout se passe en fait comme si les élites avaient été chassées de l'éden de la culture populaire après avoir croqué la pomme de la culture savante. Les rapports entre culture populaire et culture savante se

trouvent ainsi ramenés à l'opposition classique entre éden et utopie (Bureau, 1984), entre chaos et cosmos (Du Berger, 1993), entre l'authentique et l'artificiel (on pourrait presque dire entre la vérité et l'erreur).

Si l'on essaie de définir la culture savante pour ce qu'elle est, on retiendra surtout qu'elle est en grande partie le résultat d'efforts planifiés par ses représentants. La culture savante est avant tout un discours destiné à projeter une image de ce que doit être la culture d'ensemble; c'est par conséquent une idéalisation de la culture. Ce discours, parce qu'il est celui de la classe dominante, présentera de forts accents conservateurs et s'exprimera avec d'autant plus de vigueur que la distance lui paraîtra longue à franchir entre les valeurs qu'il cherche à promouvoir et celles qui se trouvent effectivement véhiculées dans la culture populaire. C'est la culture savante qui est la gardienne des traditions qu'elle estime essentielles à la survie du groupe.

Mais la culture savante, c'est avant tout la culture de ceux qui savent, et le rapprochement avec le mythe biblique du paradis terrestre s'impose encore une fois: ceux qui ont mangé du fruit de l'arbre de la connaissance ont pris conscience qu'ils étaient différents des bêtes qu'ils côtoyaient et ils ont senti le besoin de cacher leur nudité en l'habillant d'artifices. En établissant eux-mêmes la distinction avec une autre culture qu'ils qualifient de populaire, les représentants de la culture savante insinuent qu'il se trouve des individus qui n'ont toujours pas été contaminés par le péché originel et qui continuent par conséquent à vivre dans un paradis de pureté... et d'ignorance.

La culture populaire

La culture populaire, compte tenu de ce qui vient d'être dit, est la vraie culture. C'est par elle que se révèle l'identité profonde de la nation. Elle est à la fois dynamique et lieu de conservation, mais les valeurs qu'elle nourrit sont les vraies valeurs, celles qui fondent la vraie culture. C'est en tout cas l'opinion la plus largement répandue aujourd'hui et cela constitue un renversement complet par rapport aux anciennes perceptions qui faisaient de la culture populaire la partie la plus pauvre et la plus rétrograde de la vie collective. La perception de l'objet a changé, mais le sujet reste toujours cette

culture savante qui glorifie, après l'avoir dénigrée, une culture populaire vers laquelle elle fait tout remonter, mais qu'elle ne reconnaît pourtant nulle part réellement.

Car « contrairement à la culture savante qui possède sa légitimité propre, la culture populaire n'existe que par le regard qui est porté sur elle » (Segalen, 1993: 51). Après avoir cherché à la policer, les élites québécoises considèrent maintenant d'un meilleur œil cette « culture rugueuse et débraillée des classes populaires urbaines et rurales » (Bouchard, 1993b: 6). Celle-ci n'a pourtant pas changé dans sa nature: elle reste un chaos en face du cosmos organisé par les élites (Du Berger, 1993), mais ce chaos est désormais perçu comme le lieu d'où la culture tire toute sa vitalité alors qu'il était plutôt considéré dans le passé comme celui où elle perdait son sens. L'ancien assemblage de coutumes hétéroclites est soudainement devenu un heureux métissage avec l'histoire (Bouchard, 1993b) et le supposé traditionalisme de la culture populaire a fait place à une fascinante capacité d'adaptation aux changements sociaux et environnementaux (Bouchard, 1993b; Segalen, 1993). Mais tous ces changements sont bien davantage le fait du discours des élites que celui d'une évolution réelle de la culture populaire.

Pour Martine Segalen (1993), il n'y a pas une mais plusieurs cultures populaires, ou cultures locales, qui s'opposeraient à une culture savante centralisatrice et uniformisatrice. Les différentes versions de la culture populaire s'élaborent naturellement par le bas, faisant ainsi ressortir les particularités locales, pendant que les élites s'efforcent de construire artificiellement une culture nationale commune qui élimine les « impuretés » qu'elle veut voir disparaître du bagage culturel commun. Considérée sous cet angle, la relation entre culture populaire et culture savante s'apparente encore à l'opposition classique nature/culture.

Les rapports de l'une à l'autre

Si culture savante et culture populaire ne changent pas, leurs rapports évoluent à l'intérieur d'un contexte qui est celui de la domination. Cette évolution se dessine suivant un prisme qui s'étend du paternalisme bienveillant à la répression caractérisée. La situation

relative de l'une (la culture populaire) est fonction des contraintes et des possibilités devant lesquelles l'autre (la culture savante) se trouve. Ainsi, dans le Québec du XIX^e siècle, la « bourgeoisie en devenir, coincée dans un espace culturel dont elle avait besoin pour s'affirmer mais qui lui était en même temps inhospitalier » (Bouchard, 1993b: 6), se signale par les caractéristiques suivantes: « manque d'originalité, formalisme, discours doctrinal et moralisateur » (1993b: 35).

Dans un tel contexte, la culture populaire se trouve soumise aux efforts de la culture savante qui cherche à la « corriger », à la « purifier », à la « policer ». Mais arrive le jour où cette même culture savante prend conscience de son caractère artificiel, et la voilà partie à la recherche de l'authenticité de la culture populaire qui, seule, peut assurer au groupe son identité. Et parce qu'elle continue de se croire investie d'une mission protectrice auprès de cette culture jugée inférieure, la culture savante cherchera tout naturellement à la récupérer. Volonté de correction ou tentative de récupération, l'effet reste essentiellement celui d'une domination exercée par une culture qui s'estime supérieure sur une autre qu'elle ne peut concevoir autrement qu'à l'intérieur de rapports de dépendance.

Mais les deux niveaux de culture ne font pas que s'opposer, ils se complètent pour former un tout, et c'est là un aspect qui est beaucoup moins souvent souligné. Culture savante et culture populaire participent d'une seule « grande » culture qui ne se concevrait pas sans l'une ou l'autre de ces deux composantes. Les élites peuvent paraître échapper en partie à la culture nationale parce qu'elles alimentent leur discours de valeurs qui sont véhiculées dans de nombreuses sociétés. Mais cet internationalisme n'est pas sans limites et la culture populaire n'est pas dépourvue, elle non plus, de certains aspects plus universels. De nombreux thèmes communs, souvent exprimés dans des termes très semblables, sont présents dans le corpus ethnographique de sociétés qui se sont développées dans des régions souvent très éloignées les unes des autres (Guilbert, 1993).

Il est difficile de préciser la nature des rapports qu'entretiennent culture populaire et culture savante, tout simplement parce qu'on ne s'entend guère sur les espaces respectifs qu'elles occupent dans le paysage social. Et on ne s'entend guère là-dessus parce que la défi-

nition de l'une comme de l'autre reste très vague et dépend largement du point de vue qui est adopté. Or, si la culture populaire est l'étalon à partir duquel on évalue la culture savante, c'est cette dernière qui détermine de quoi sera faite la première. Il n'existe donc pas de véritable culture populaire qui ait jamais senti le besoin de se définir comme telle, mais on peut dire d'un autre côté qu'il ne peut guère exister d'autre culture que populaire si l'on accepte l'idée que celle des élites n'est qu'une construction artificielle élaborée par les savants.

Il semble que la question puisse être ramenée essentiellement à un problème d'échelle et notre opinion rejoint en cela le rapprochement que fait Martine Segalen entre culture populaire et cultures locales. Tout est encore ici une question de degré, mais il paraît vraisemblable d'opposer dans ce contexte les cultures locales aux cultures d'ensemble ou nationales, lesquelles sont plus ou moins le résultat de compromis ou d'hybridations. Il reste toutefois encore à savoir si cette distinction renvoie à des tendances fondamentalement divergentes ou s'il ne s'agit pas simplement d'une différence de niveau. En d'autres termes, les cultures locales cherchent-elles à s'isoler, à se distinguer toujours davantage, ou ne se trouvent-elles pas plutôt dans une situation où leurs différences n'auraient pas encore été totalement aplanies? Car dans son aspect dynamique, « la culture se présente comme résultante d'actions et de forces diverses, et comme effort de cohérence sans cesse renouvelé de la part des acteurs sociaux » (Séguin, 1993: 214).

Une culture en procès

La culture est une dynamique (Séguin, 1993) bien davantage qu'un paysage qu'on peut décrire à l'aide de représentations unidimensionnelles. Elle ne doit pas être considérée « comme un phénomène uniforme, mais comme un phénomène aux multiples expressions, fait d'adéquations et d'inadéquations par rapport aux conditions de vie introduites par chacun de ces contextes et d'interactions constantes entre les différents univers culturels » (Courville, 1993: 91). Pour expliquer la culture, il faudra par conséquent s'appuyer avant toute chose sur la dynamique qui intègre toutes

les facettes de la vie sociale et culturelle des divers groupes au sein d'une même société (Guilbert, 1993). Il nous paraît donc particulièrement important d'attirer l'attention sur le processus évolutif pour expliquer les divergences et les contradictions qui peuvent surgir du discours culturel québécois.

Les origines de la culture « québécoise »

L'origine de la culture québécoise est avant tout française. La langue, la religion, le cadre social ont été pour une très large part importés de France en même temps que les premiers défrichements se dessinaient le long du Saint-Laurent, donnant ainsi naissance à une nouvelle France. Mais cette Nouvelle-France est implantée en terre d'Amérique et sa culture subira la marque profonde et obligatoire du nouveau territoire: le climat, le sol, l'hydrographie, mais également le contact avec les cultures déjà présentes, celles des Amérindiens, vont conférer son originalité à la société qui est en train de se former. « Il n'est pas possible de recopier le Vieux Monde à l'identique: comme le dit justement Cole Harris, l'Europe est mise à plat dès qu'elle s'installe aux rives de l'Amérique » (Claval, 1989: 67).

Quant à savoir lequel des deux apports, l'europpéen ou l'américain, occupe le plus d'espace dans le paysage culturel de la Nouvelle-France, la question est beaucoup trop complexe pour pouvoir y répondre complètement ici. Les analyses récentes ont cependant beaucoup plus insisté sur l'influence américaine, réagissant ainsi à la tendance précédente qui accordait une prédominance sans conteste aux origines françaises dans son explication de l'évolution culturelle. Parlant des rapports avec les autochtones, par exemple, Jacques Mathieu affirme que « le modèle français ne réussit pas à s'imposer », signifiant par là que les emprunts se faisaient plus nombreux de la part des immigrants français aux Amérindiens qu'ils côtoyaient que dans le sens contraire.

Pour d'autres, la Nouvelle-France est d'abord un projet européen qui compose difficilement avec le territoire sur lequel il lui faut se développer: « Québec and Montreal, the towns of early Canada, were both much more dependent on their external connections than on the surrounding countryside » (Harris, 1987: 79). Car les heurts

entre vision française et projet «canadien» se produiront très tôt et iront toujours croissant jusqu'à la Conquête. F.-X. Garneau parlait déjà dans son *Histoire du Canada* de l'«antagonisme sourd [qui] existait toujours entre les Canadiens et les Français, provenant en partie de la supériorité que l'homme de la métropole s'arroge sur l'homme de la colonie» (cité dans Gagnon, 1978: 294). R.C. Harris, quant à lui, résumera la question en des termes géographiques qui renvoient à l'opposition fondamentale entre urbanité et ruralité: «As Montreal and Québec tended to reestablish French social and occupational variety, so the countryside tended to diminish both» (1987: 82).

La suite de l'histoire

Avec la Conquête s'amorce une période de profonde transformation pour la colonie, autant sinon plus du point de vue culturel que du point de vue politique. Non seulement les liens se trouvent-ils rompus avec l'ancienne métropole, mais l'intégration à l'Empire britannique inscrit le territoire laurentien dans un vaste système d'échanges économiques et culturels qui rompt à jamais l'isolement à l'intérieur duquel on avait prétendu développer la colonie jusque-là. Non seulement ne peut-il désormais plus être question d'une nouvelle France en Amérique, mais les portes se trouvent maintenant ouvertes à une immigration beaucoup plus diversifiée: Anglais, Écossais et Irlandais, mais aussi Allemands, Italiens et autres Européens viendront bientôt s'ajouter au vieux fond français qui, s'il maintient encore sa prédominance, ne pourra plus jamais prétendre au monopole culturel qu'il détenait.

Après une première phase de découverte, les immigrants européens ont enfoncé peu à peu leurs racines dans le sol du nouveau continent. La conquête britannique survient au moment où ce processus d'enracinement, bien que fort avancé, n'a pas encore abouti à la pleine émergence d'une nouvelle identité «nationale». Les habitants de la Nouvelle-France se sont différenciés des Français de la métropole, mais ils ne sont pas encore devenus tout à fait des Canadiens; on pourrait alors parler avec Claude Raffestin (1980) d'une territorialité instable. On peut distinguer trois étapes dans la formation d'un nouveau territoire: la découverte, l'enracinement et l'émergence d'une

identité nouvelle. Dans le cas du Québec, une rupture s'est produite (la Conquête) alors que la dernière étape n'avait pas encore été franchie. Il se produira bien d'autres bouleversements par la suite, certains peut-être plus importants si l'on en croit la plupart des historiens actuels, mais la Conquête et la domination qui en a résulté pèseront longtemps et lourdement sur le processus identitaire de la société québécoise, sur une territorialité qui conservera longtemps son instabilité.

Et cette instabilité sera accentuée par les transformations qui se produiront encore nombreuses du point de vue tant social qu'économique ou géographique: introduction de nouveaux éléments ethniques, industrialisation, urbanisation, scolarisation, influence grandissante de l'Église, etc. Tous ces éléments contribueront à transformer la culture aussi bien que le territoire à l'intérieur duquel elle s'inscrit. Ce qui est certain en tout cas, c'est qu'il n'y a plus de Nouvelle-France sur les rives du Saint-Laurent en 1760... et qu'il y a encore beaucoup de chemin à parcourir avant d'y voir le Québec s'affirmer.

Complexité et paradoxe

Une société n'est jamais homogène et les valeurs qu'elle adopte à un moment donné de son évolution ne constituent pas des principes sacrés universellement reconnus par chacun de ses membres. Il nous faut, dit Jean-Claude Robert, tenir compte de l'hétérogénéité de la société et rester attentifs aux contradictions qui se font jour dans le discours d'une époque, « contradictions [qui] se retrouvent d'ailleurs chez les individus » (1993: 209) autant qu'à l'échelle du groupe considéré dans son ensemble.

Fidélité et remise en cause de la culture d'origine

Affirmer qu'une partie de la société laurentienne se réclame exclusivement de ses origines françaises au moment de la Conquête pendant qu'une autre s'identifie entièrement au nouveau territoire qu'elle occupe, c'est à la fois grossir et déformer un état d'esprit qui présente sûrement des formes beaucoup plus complexes. L'attachement « à l'image des « vieux pays » d'où étaient venus les ancêtres »

(Bouchard, 1993b : 37) est réel, mais il n'est pas l'apanage d'une seule classe sociale. De même, l'adaptation au territoire ne s'est pas faite chez un seul groupe, même s'il faut reconnaître qu'elle était plus avancée chez certains individus. Les tendances diverses qui cherchent à remettre en question l'héritage français ou qui s'y accrochent fermement s'affrontent partout dans la société et elles s'affrontent aussi, avec plus ou moins de violence, dans l'esprit de nombreux individus. La clé qui est proposée par Gérard Bouchard et qui met l'accent sur « les rapports antinomiques entre [...] les bonnes élites et le méchant peuple [...] vaut surtout pour un temps historique défini et un positionnement particulier du chercheur » (Mathieu, 1993 : 194).

L'opposition entre l'héritage européen et le projet américain est réelle, et c'est même sur elle que nous avons choisi de baser l'essentiel de notre argumentation, mais elle ne paraît pas recouper exactement cette autre lutte qui dresserait culture savante et culture populaire l'une contre l'autre. La construction de la culture québécoise se présente comme un effort de cohérence auquel participe la société dans son ensemble, effort qui obtient des succès variables selon les conditions dans lesquelles il s'effectue. Et ce qui justifie avant tout cet effort de cohérence, c'est l'existence de certaines forces d'incohérence résultant de l'opposition naturelle entre le vieux modèle européen et les nouvelles conceptions américaines.

La domination culturelle: attrait et répulsion

Une des conséquences du grand bouleversement de 1760, c'est que l'ancienne culture de la Nouvelle-France devra dorénavant partager un même espace avec une autre culture qui lui imposera sa domination. Il ne s'agit pas ici de dire si cette domination a été dure ou douce, si elle a été source de retard ou de progrès, en un mot si cette domination a été bonne ou mauvaise. Il importe simplement d'en admettre l'existence et, partant, d'en reconnaître les effets. Car vouloir nier l'influence de la conquête anglaise sur le développement culturel du Québec reviendrait à prétendre que les populations autochtones qui vivaient en forêt, loin des villes et des postes occupés par les Français, n'ont jamais ressenti l'impact de l'installation des Européens sur le continent. Serge Gagnon estime quant à lui que « tenter d'évaluer la production idéologique du XIX^e siècle sans tenir compte

du statut de nation dominée, c'est se condamner à la trouver attardée, et non pas *expliquer* la genèse des idées à partir des situations concrètes» (1978: 18). La Conquête crée une rupture dans le processus de formation d'une identité nationale et, même si cette rupture peut ne pas avoir été ressentie comme une fin tragique, elle a entraîné des choix et des orientations qui ne pouvaient être qu'irréversibles parce qu'ils s'inscrivaient dans une évolution historique.

Mais plus que l'événement de la conquête militaire, c'est le phénomène de la domination d'une culture par une autre qu'il importe de souligner. La culture dominante apporte avec elle des valeurs de remplacement qu'elle tente d'imposer ou qu'elle se contente de proposer, selon la conjoncture, à la culture dominée. Celle-ci peut manifester une certaine résistance, mais elle ressentira en même temps une indéniable fascination pour cet autre qui lui offre tous les jours l'image de son génie et de sa puissance. Cette attirance-répulsion pour la culture dominante est une deuxième source d'ambiguïté qui s'ajoute à celle de l'attachement-rejet envers la culture d'origine. L'habitant français des rives du Saint-Laurent se trouve par conséquent tiraillé entre sa fidélité à l'ancienne mère patrie et sa volonté d'adaptation au territoire, en même temps qu'entre le désir légitime de résister à l'envahisseur et l'attrait que lui inspire la réussite éclatante de ce dernier.

Les rapports à l'espace: adaptation ou aménagement

Enfin, il existe un troisième champ sur lequel des conceptions divergentes sont susceptibles de s'affronter, et c'est celui des rapports que l'habitant entretient avec l'espace qu'il occupe. Quel type de territorialité¹ va émerger de ces rapports? La réponse à cette question devra tenir compte autant de la volonté de l'habitant que de celle des pouvoirs avec lesquels il doit composer. Les nombreux remaniements de frontières qui interviennent depuis le premier établissement de Champlain jusqu'à l'entrée des dernières provinces dans la Confédération font que l'espace à l'intérieur duquel l'habitant canadien évolue change dans ses formes mêmes.

1. Sur le concept de territorialité, voir surtout Raffestin (1980) et Courville (1983).

Mais ce qui change aussi, ce sont les attitudes qui sont adoptées face à cet espace; et ces attitudes changent aussi bien dans le temps que d'un individu à un autre. La Nouvelle-France, explique Serge Courville, « vit de deux logiques »; s'y développent en parallèle « deux mondes, deux univers différents dominés l'un par l'élite coloniale articulée au commerce et à la culture atlantiques, l'autre par l'habitant lui-même vivant de relations beaucoup plus intimes avec le territoire » (1983 : 421). Ces deux tendances continueront de s'affronter bien au-delà de la Conquête, même si cet affrontement se manifestera sous des formes différentes de celui qui opposait traditionnellement le cultivateur au coureur de bois. C'est sous l'angle de cette opposition entre la culture atlantique, celle du fleuve, et les efforts d'« adhérence du groupe au territoire » (Courville, 1983 : 427) que nous voulons aborder l'évolution culturelle du Québec dans les pages qui vont suivre. Entre ces deux tendances extrêmes, il y a place pour un éventail très large de nuances qu'il faudra explorer.

LA CONSTRUCTION DES ESPACES QUÉBÉCOIS

Le Québec, tel qu'on le connaît, date d'une époque relativement récente. Avant lui, il y a eu des expériences collectives avec lesquelles la filiation est certaine bien que son parcours soit parfois difficile à reconnaître. Bien avant l'arrivée des Européens même, il y avait des sociétés qui s'étaient développées sur le territoire actuel du Québec, mais nous nous contenterons ici de jeter un regard sur les expériences vécues par les populations d'origine française dont est principalement issue la société québécoise actuelle.

Territoire et culture

Quel lien peut-il y avoir entre le territoire et la culture? Pour certains géographes, l'association est évidente². Il n'est plus question aujourd'hui de ressusciter un déterminisme géographique qui décide-

2. Voir en particulier les travaux de Paul Claval et, plus près de nous, ceux de Gilles Ritchot. Chez les historiens, Fernand Braudel est à la fois un grand spécialiste de la culture et le plus « géographe » de sa discipline.

rait des formes et des orientations du développement des sociétés, mais il importe au contraire d'aborder le territoire comme le produit des cultures qui agissent sur l'espace et les éléments physiques qu'il contient. Cette idée renvoie au concept de territorialité à propos duquel Claude Raffestin disait : « Ce serait faire renaître un déterminisme sans intérêt que de concevoir la territorialité comme un simple lien avec l'espace. C'est toujours un rapport, même s'il est différé, avec les autres acteurs » (1980: 146).

Les territorialités « québécoises »

Selon Raffestin, la « territorialité résume en quelque sorte la manière dont les sociétés satisfont, à un moment donné, pour un lieu donné, pour une charge démographique donnée et un ensemble d'outils donné leurs besoins en énergie et en information » (1980: 145). On constate à partir de cette définition que la territorialité n'a rien de statique, qu'elle représente plutôt un équilibre ponctuel et relativement fragile à la fois dans le temps et dans l'espace. On peut même aller plus loin et dire avec Marcel Bélanger que la territorialité n'est pas un état, même fragile, mais un processus par lequel société et terrain interagissent pour produire le territoire. Plus question d'équilibre ici, mais plutôt du jeu constant des déséquilibres qui fait qu'« une culture qui se construit ne se saisit pas dans son achèvement » (Bélanger, 1993: 179).

Car culture et territorialité sont des notions qui se recoupent sur plus d'un point. « Pour le géographe, dit Serge Courville, l'identité du groupe se révèle avant tout par sa territorialité » (1985b: 38). Une chose est certaine en tout cas, c'est que l'une comme l'autre, la culture comme la territorialité, se saisissent très mal dans leur achèvement. La plupart des collaborateurs à ce collectif ont associé la culture à une dynamique, et Marcel Bélanger y a présenté la territorialité comme un processus. Il faudra par conséquent faire preuve de prudence quand il sera question de cerner un moment et un lieu de la culture « québécoise ». La territorialité permet d'aborder la notion d'aire culturelle, mais elle permet surtout de la dépasser en faisant intervenir l'élément dynamique qui rend l'analyse à la fois plus complète et plus complexe.

La Nouvelle-France: l'espace à définir

La Nouvelle-France, analysée sous le double point de vue de la culture et du territoire, correspond à un moment important de la définition de la future société québécoise. C'est, dès le premier établissement, la coexistence forcée de deux projets: une France à réinventer et une Amérique à découvrir. Ces deux projets, distincts dans leur nature et leur objectif, ne s'opposent pas toujours et pourront même entretenir certains rapports de complémentarité. Il existe bien une opposition entre les perceptions de base, mais il n'est pas obligatoire que cette opposition se traduise par une lutte ouverte entre deux conceptions irréconciliables du monde. Il est même possible en fait que, par le jeu de l'adaptation, ces deux visions s'interpénètrent en vue de la réalisation d'un projet commun. « Car une culture atteint son identité non pas par un seul ou quelques-uns de ses éléments montés en graine, mais bien plus dans leur opposition à la fois destructrice et constructrice » (Bureau, 1984: 165). Reconnaissons cependant tout de suite que ce ne sont pas là les conclusions auxquelles en arrivent la plupart des études récentes.

La Nouvelle-France, comme son nom le suggère, est une tentative de reproduction de la France. Mais elle se veut une version améliorée de la France, une sorte de France repensée à partir d'une double volonté de rationalisation cartésienne et de promotion des intérêts commerciaux de la métropole. Que le projet ait largement dépassé par son ampleur les moyens qui lui étaient alloués, il n'est plus guère possible d'en douter, mais cela ne change rien à sa définition. « Les Français sont en Amérique pour élargir la Chrétienté et pour faire éclater dans le Nouveau Monde la gloire du Roi [...] Leur ambition est à l'échelle du continent » (Claval, 1980: 34). Aussi, « pour la France du 17^e et du 18^e siècle, la conquête du Nouveau Monde passe d'abord par la maîtrise de la vallée du Saint-Laurent, principale voie d'accès aux richesses du grand espace nord-américain [...] Ce que recherche avant tout la France dans la vallée du Saint-Laurent, c'est la maîtrise totale du territoire par l'établissement d'une société rurale stable capable d'auto-reproduction » (Courville, 1983: 418-419). R.C. Harris rappelle cependant: « During these years Québec, Trois-Rivières and Montreal were outposts of French trade on the edge of an Indian world, and only the last stage of the fur trade was in

French hands» (1987: 71). De grandes ambitions françaises donc, mais qui s'inscrivent dans un environnement largement réfractaire et qui ne se reconnaîtront finalement qu'à l'intérieur d'une étroite bande côtière et sur quelques points seulement le long du Saint-Laurent.

Parce que la Nouvelle-France, c'est aussi l'Amérique. À côté des seigneurs et des habitants cultivateurs, il y a les marchands et les coureurs de bois – qui sont d'ailleurs souvent les mêmes – qui explorent le continent en échangeant marchandises et connaissances avec les peuples qu'ils rencontrent. C'est ainsi que, « sans renier ses origines, l'habitant canadien profitera des possibilités que lui offre le Nouveau Monde pour affirmer sa différence d'avec le paysan français» (Courville, 1983: 426). Il n'y a pas que le commerce et les activités qui en découlent qui fournissent l'occasion d'une plus grande intimité avec le territoire. L'agriculture elle-même se pratique dans un cadre qui, s'il a été pensé à partir de la métropole, tient largement compte des contraintes et des possibilités du milieu. Le découpage des seigneuries le long des cours d'eau répond à des impératifs précis de communication et contribue à donner une forme particulière à l'habitat rural canadien³.

Ainsi, il y a bel et bien opposition entre le projet métropolitain et la volonté d'adaptation de la colonie à son nouvel environnement, mais cette opposition ne reflète pas tout à fait celle qu'on voudrait parfois reconnaître entre les intérêts commerciaux et l'agriculture. Il y a une volonté de reproduction du système social français qui est probablement plus évidente dans l'agriculture que dans l'entreprise commerciale, mais c'est cette dernière qui cherche avant toute chose à satisfaire aux besoins de la métropole. Si l'on peut reconnaître l'existence d'intérêts divergents, il est par contre difficile de les attribuer à des groupes particuliers qui seraient opposés les uns aux autres. Le seigneur peut-il être considéré comme l'adversaire du commerçant et le cultivateur comme celui du coureur de bois? Il existe bien sûr des images qui évoquent l'opposition entre le Canadien et le Français, ne serait-ce que le conflit tant commenté entre Vaudreuil et Montcalm, mais les images, même lorsqu'elles acquiè-

3. Voir à ce propos Harris (1968), Wallot (1969), Trudel (1974) et Courville (1983).

rent la valeur de symbole, ne rendent pas toujours compte d'une réalité globale.

Si on ne peut opposer les groupes, on peut cependant opposer les espaces. D'un côté, le Saint-Laurent et sa mince frange côtière qui supporte le projet agricole et, de l'autre, toutes les terres de l'intérieur que le grand commerce doit dominer et exploiter pour mener à bien son entreprise. La vision européenne a encore quelque chance de prendre racine sur les têtes de pont qu'elle a réussi à établir le long du Saint-Laurent, mais elle perd considérablement de sa force au fur et à mesure qu'elle s'avance vers le cœur du continent. L'un et l'autre, le fleuve comme le continent, sont toutefois nécessaires à son essor. Dès l'origine, l'entreprise française en Amérique présente ce double aspect : son établissement se limite à une mince frange côtière, mais toute sa richesse provient de l'intérieur des terres. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, on ne parle pas encore du Nord mais plutôt de l'Ouest dont l'exploitation justifie à elle seule les efforts d'établissement qui sont déployés entre Québec et Montréal. Qu'il s'agisse du Nord ou de l'Ouest cependant, il se forme en Nouvelle-France une relation entre un centre et sa périphérie qui se prolongera dans un nouveau cadre bien au-delà de la Conquête.

Le Bas-Canada : l'espace capturé

Après la Conquête, l'espace français en Amérique va se trouver radicalement transformé. D'ouvert qu'il était, il se verra d'abord fermé, puis forcé au repli par les redécoupages de frontières et l'établissement de nouvelles populations anglophones sur son flanc ouest. Tout autant que le problème de la domination étrangère, c'est cette question du réaménagement forcé de l'espace français qui nous intéresse. Politiquement, l'Amérique française est pour ainsi dire disparue après 1763 ; culturellement, elle continue d'exister, mais elle évoluera désormais à l'intérieur d'un cadre dont les contours seront plusieurs fois redéfinis.

En apparence, la conquête anglaise change bien peu de chose à la vie des habitants. Le système seigneurial est maintenu, l'économie reste axée sur le commerce des fourrures ; même l'Église se voit confirmée dans ses droits après une brève période de mise à l'écart.

Seuls les maîtres ont changé, diront de nombreux observateurs⁴. La société reste fondamentalement la même et ne se transformera pas de façon sensible avant d'y être entraînée par les bouleversements du début du XIX^e siècle (déclin de la traite, croissance démographique, développement de l'industrie du bois, etc.). Il s'en trouvera malgré tout pour soutenir un autre point de vue: « De dominé qu'il était avant la Conquête, le mode de production capitaliste (MPC) devient dominant sans que l'impulsion première en faveur de ce changement ait été générée de l'intérieur » (Bernier, 1981: 70). Notre propos n'est toutefois pas de statuer sur les transformations réelles ou imaginaires de l'économie, mais bien de nous interroger quant aux possibles répercussions culturelles de la conquête anglaise; et, quoi qu'on en pense, l'économie n'est pas l'unique clé pour expliquer les changements sociaux.

On peut admettre en effet que les rapports sociaux n'aient pas été complètement remis en question par la Conquête. Il y a toujours une puissance qui domine et qui décide de l'extérieur des orientations du développement de la colonie. Mais cette puissance a changé d'identité et, à moins d'admettre que les habitants canadiens se soient immédiatement montrés réceptifs aux coutumes, à la langue et aux institutions de l'occupant, il faut bien reconnaître qu'il s'est produit une coupure entre le peuple et une partie importante de ses élites. Il n'y a pas que la France qui a perdu le Canada en 1760; il y a surtout le Canada qui a perdu la France et c'est cette perte, soudaine et provoquée par un tiers, qui a causé un traumatisme dans l'esprit des habitants, quoi que puissent révéler les analyses économiques par ailleurs. Brutalement coupé de ses références traditionnelles, le Canadien, comme le conquérant prendra l'habitude de le désigner, se retrouve tiraillé entre la tentation de renoncer à ses anciennes allégeances et le désir de résister à l'envahisseur, désir qui le poussera à renouer avec des origines qui seront bientôt largement idéalisées.

Politiquement, la soumission s'effectuera sans trop de difficultés, mais le choix de la résistance sera d'autant plus facile à faire dans le champ culturel que le Canadien aura le sentiment de pouvoir y

4. Voir les travaux de Fernand Ouellet, Jean Hamelin, Marcel Trudel, Harold Innis, Donald Creighton et autres.

exercer ses dernières possibilités d'affirmation « nationale ». Ce sur quoi nous voudrions insister ici, c'est sur l'imposition forcée de la rupture avec la France. Cette rupture se serait probablement accomplie suivant la volonté même des Canadiens à la suite d'une évolution naturelle dont il est difficile d'évaluer la durée, mais le fait de s'être vu imposer cette rupture a probablement poussé les Canadiens, en réaction au choc éprouvé, à chercher à renforcer des liens qu'ils se seraient autrement efforcés de dénouer, n'eût été de la contrainte contre laquelle ils croyaient devoir lutter. Ainsi le traditionalisme et le refus de la rupture qui sont souvent reprochés aux Canadiens seraient une conséquence du traumatisme subi au moment de la Conquête et de l'effort de résistance devant la domination qui a suivi.

Mais ce qui a peut-être le plus contribué à perturber l'évolution de la société canadienne-française, comme il faudra bientôt l'appeler, c'est l'interruption brutale de la mission conquérante de l'élément français en Amérique. « The French Canadian, driven from his own settlement frontiers to the west and even from much of the life of his cities at home, became the first immobilized North American » (Vance, 1987: 458). Le rêve de la France de dominer la majeure partie du continent est mort en 1760, et les colons qu'elle a laissés sur place sont devenus l'une des composantes d'un vaste ensemble à l'intérieur duquel l'ajustement devenait nécessaire, sous peine de se voir relégué au rang d'étranger. Il y avait encore une autre option qui consistait à refuser la défaite et à poursuivre la conquête du continent, non plus au nom de la France mais en tant que propagateur de la civilisation dont on estimait être le dépositaire. Le conquérant a réduit le territoire de la Nouvelle-France aux seules rives du Saint-Laurent, mais les Canadiens français pouvaient encore entretenir l'espoir de participer activement à la progression vers le Nord-Ouest, l'autre choix étant la construction d'un abri sûr à l'intérieur de l'espace réduit qu'on leur reconnaissait encore. C'est l'opposition ambiguë entre, d'une part, le Nord et les rêves sans limites de conquête territoriale et, d'autre part, le repli sur le fleuve et ses liens rassurants avec l'euroanéité.

Le Québec: l'espace redéfini

Le Québec entreprend son évolution comme province d'un tout nouveau Canada dont la géographie a été largement redéfinie depuis

la conquête de 1760. Au cours de la période précédente, les Canadiens français s'étaient vus dépossédés politiquement et économiquement du Canada; le même processus connaîtra désormais son achèvement dans les domaines géographique et social. L'attachement à une culture française qui se distingue de plus en plus de celle qui continue d'évoluer en Europe prend des accents résolument nostalgiques et les rêves d'expansion territoriale se voient définitivement refoulés à l'est de la rivière des Outaouais; l'affaire Riel viendra encore raffermir cette conviction dans l'esprit de plusieurs après 1885. La province de Québec adoptera bientôt le « Je me souviens » comme devise officielle.

Mais la société québécoise, comme on pourra désormais la nommer, n'a pas pour autant renoncé à toute idée de progrès, bien au contraire. Les nouveaux projets tiendront simplement compte des limites du nouvel espace à l'intérieur duquel elle se voit confinée. Christian Morissonneau (1978) a montré comment les projets d'expansion territoriale se sont ajustés aux réaménagements spatiaux que l'évolution politique et sociale a imposés. Il est bien évident après 1867, et surtout après 1885, que l'Amérique française ne devra guère songer à trouver ailleurs qu'à l'intérieur des limites actuelles du Québec l'espace nécessaire à son développement. De telles limites, pour restreintes qu'elles puissent paraître en comparaison des anciennes étendues offertes à l'ambition des explorateurs, n'en restent pas moins ouvertes à bien des possibilités.

La vision laurentienne est toujours vivante et, bien qu'elle ait probablement perdu beaucoup de sa résonance française, elle n'en demeure pas moins très européenne quant à son inspiration. Les modèles sont encore pour une très large part européens, qu'ils soient britanniques ou français⁵. Les liens politiques et économiques sont eux aussi encore très forts avec le vieux continent. C'est cependant au cours de cette période qui commence avec la signature du pacte confédératif que s'affirmera avec une force nouvelle la tendance à

5. Dans son commentaire sur le texte de Martine Segalen, Serge Courville (1993) rappelle d'ailleurs que l'importation de modèles est une constante de l'évolution culturelle du Québec.

privilegier la voie américaine dans la plupart des domaines. Même dans le champ de la culture au sens le plus strict – l'éducation, la littérature, les idéologies –, on se gardera de voir un retour généralisé aux anciennes valeurs françaises. La rupture avec la France réelle est en grande partie accomplie à la fin du XIX^e siècle, même si l'illusion d'une communion avec une France mythique se maintient.

Il y a bien une opposition entre les rêves de retour à un passé idyllique et ceux qui privilégient la construction d'une « civilisation » originale, mais cette opposition s'incarne-t-elle nécessairement dans le clivage traditionnel entre le peuple et ses élites ou encore dans celui que nous avons voulu souligner entre le domaine restreint de la vallée laurentienne et les vastes étendues continentales? La ligne de démarcation ne paraît pas toujours aussi nette toutefois. Le Saint-Laurent est de moins en moins une extension de l'Europe et de plus en plus un axe de construction de l'économie américaine. Ce qu'il reste d'europpéen et de français, même s'il est affirmé avec force, apparaît de plus en plus comme une contradiction par rapport aux pratiques et aux expériences qui ont cours dans le pays.

Le Québec est une entreprise résolument américaine, même si certains ont mis plus longtemps que d'autres à s'en rendre compte. Ceux qui sont partis s'établir dans les Cantons-de-l'Est ou au Lac-Saint-Jean avaient de meilleures chances de concevoir une vision du pays différente de celle qui avait traditionnellement cours dans la vallée du Saint-Laurent, mais ils n'échappaient pas pour autant à l'influence d'une société métropolitaine qui cherchait à leur imposer ses valeurs. C'est sous cet angle d'une vision métropolitaine qui veut s'étendre sur sa périphérie, plutôt que sous celui de la coupure entre les élites et le peuple, que nous voudrions envisager les contradictions qui ont pu se faire jour dans l'évolution de la société québécoise.

Colonisation et colonialisme

Il n'y a pas de mouvement de colonisation qui puisse se faire sans être accompagné d'un effort de domination de la part d'une métropole sur les nouvelles régions colonisées; et cela est tout aussi vrai lorsque ce mouvement s'effectue à partir d'une zone côtière vers

un arrière-pays que lorsqu'il part d'un continent pour en conquérir un autre. Or le Québec actuel est le produit d'une double entreprise de colonisation, la première étape étant celle qui amena des immigrants européens à s'établir sur les rives du Saint-Laurent au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, la seconde se produisant au siècle suivant à partir du débordement de ce premier bassin de population vers les régions situées plus à l'intérieur des terres⁶.

La colonisation du Saint-Laurent

J.M.S. Careless a présenté une vision du développement du Canada qui est axée sur la relation entre une métropole et son *hinterland* sur laquelle nous aimerions attirer l'attention: « the whole expansive growth of Canada was played upon by metropolitan forces, external or internal, and no frontier, however remote or thinly held, lay beyond their influences. Frontier and metropolis were interlinked persistently, whatever their changing circumstances » (1989: 11). La colonisation est avant toute chose une entreprise métropolitaine et cela est particulièrement perceptible au Canada où, contrairement aux États-Unis, le développement « was, from the fur trade on, a commercial one, marked by large enterprises and hired contingents of workers » (1989: 41). L'expérience états-unienne a fait pour sa part une plus large place à l'entreprise individuelle, ce qui fait que même si « la mentalité canadienne a beaucoup de points communs avec celle des Américains [...] l'héritage européen [y] est plus visible » (Claval, 1989: 101).

Paul Claval a fait ressortir quatre motifs de l'entreprise de colonisation américaine: assurer une assise spatiale au prolongement de l'Europe chrétienne; enrichir la vieille Europe par l'exploitation mercantile des espaces dominés; reproduire les formes de la société métropolitaine dans les espaces conquis; ériger un monde meilleur, qui serait une sorte de matérialisation du rêve utopique sur le nouveau continent. Certaines de ces motivations peuvent entrer en

6. Gérard Bouchard, Josée Gauthier et Marie-Josée Huot parlent plus exactement d'un « long processus de peuplement fait d'une succession d'avances et de débordements vers de nouveaux espaces, à partir du cœur de la vallée laurentienne » (1993: 261).

contradiction les unes avec les autres, ce qui paraît à peu près inévitable lorsqu'on considère les deux derniers points, par exemple. Quoi qu'il en soit, « dans tous les cas, la colonie ne se conçoit pas sans référence à l'Europe » (Claval, 1989: 60). L'Amérique comme projet européen ou la frontière comme champ d'expérience d'une entreprise métropolitaine sont des idées qui n'ont rien de nouveau en elles-mêmes, mais sur lesquelles on n'a peut-être pas suffisamment insisté dans l'explication de l'évolution culturelle du Québec.

La colonisation de la vallée du Saint-Laurent a d'abord donné lieu à un établissement français, puis à un projet de développement britannique avant que ne s'affirme une société « originale » qui allait pouvoir partir à son tour à la conquête de nouveaux espaces. Lorsque la traite des fourrures entraînait les explorateurs vers les Grands Lacs et jusqu'à l'embouchure du Mississippi, ce n'était pas encore la culture laurentienne qui s'avavançait ainsi vers le cœur du continent. Quand un nouveau mouvement d'expansion en direction des terres vierges de l'intérieur de la province de Québec (ou du Bas-Canada) se déclenchait par contre, c'était cette fois une entreprise d'appropriation de nouveaux espaces dans laquelle la vallée du Saint-Laurent jouait désormais le rôle d'une métropole face à une frontière offerte à ses besoins d'expansion.

La France des XVII^e et XVIII^e siècles était, tout autant que le sera l'Angleterre de 1760, une puissance conquérante qui cherchait à imposer ses valeurs à l'intérieur d'un espace qu'elle revendiquait et à une société dont elle avait favorisé l'essor mais qu'elle se refusait à reconnaître comme distincte d'elle-même. Une fois la question dépouillée de ses résonances ethniques, il n'y a plus guère de différence entre les objectifs du rapport Durham et ceux que poursuivaient les agents coloniaux français qui expédiaient régulièrement à Versailles des lettres chargées de plaintes à propos de l'indiscipline des Canadiens et de leur tendance à vouloir adopter un mode de vie jugé plus proche de celui des populations indiennes qu'ils côtoyaient que de celui de leurs ancêtres français. Dans un cas comme dans l'autre, c'est la métropole qui « exprime une vision non sociétale de l'avenir des Canadiens français, c'est-à-dire non centrée sur les dynamismes propres d'une société francophone » en Amérique (Courville, Robert et Séguin, 1990: 80).

Le Saint-Laurent colonisateur

Au milieu du XIX^e siècle, la vallée du Saint-Laurent, tout en demeurant une colonie européenne, part à la conquête de son arrière-pays et acquiert de ce fait un pouvoir de métropole. Ce qui est à la base du projet de colonisation du « Nord » québécois, ce n'est pas le désir de fuite ou de repli des Canadiens français, mais c'est tout au contraire l'esprit de conquête d'une métropole en formation qui cherche à exploiter la périphérie dont elle a besoin pour assurer sa croissance. Il nous semble que c'est plutôt dans l'attachement à l'aire laurentienne restreinte qu'il faut chercher les tendances au repli vers les anciennes expériences européennes. Sans aller jusqu'à soutenir que « le rêve saguenayen [par exemple] était d'abord un rejet de la vieille société canadienne-française établie dans la vallée du Saint-Laurent et jugée compromise par l'élément anglo-saxon » (Bouchard, 1989: 477), nous pensons que la décision de quitter un terroir et d'aller coloniser des espaces neufs n'est jamais tout à fait étrangère à l'idée d'une rupture avec une partie de son héritage culturel. C'est toutefois relativement tard, bien après l'établissement en tout cas, que cette rupture fait pleinement sentir ses effets car, à l'origine, « la colonisation est aussi un élargissement du pays canadien-français catholique » (Morissonneau et Asselin, 1980: 148).

Si la colonisation de l'arrière-pays québécois a été l'occasion de l'émergence de « genres de vie originaux qui caractériseront longtemps les zones pionnières » (Courville, 1986: 45), nous voudrions néanmoins attirer l'attention sur le fait que l'expansion de l'œkoumène québécois à la fin du XIX^e siècle est le résultat d'un projet qui a son origine dans la vallée du Saint-Laurent dont tout l'œkoumène restera longtemps dépendant, économiquement comme culturellement. Que des divergences se fassent jour dans les orientations qu'on entend donner à ce projet, c'est là une des composantes naturelles de la relation entre un centre métropolitain et sa périphérie, mais il nous a semblé important de rappeler la filiation qui existe entre les deux avant de faire ressortir les tendances à l'autonomie qui ne peuvent manquer de se manifester par la suite. « In fact, settlers in Canada's frontier hinterlands were decidedly economic dependents and displayed little of the self-subsistence which popular belief has frequently assigned to them. [...] In these respects he [le trafiquant de fourrures

et, par extension, le colon] was practically a metropolitan outrunner in the primeval forest» (Careless, 1989: 15).

Considérée sous cet angle, la colonisation de l'arrière-pays laurentien s'apparente bien davantage à un processus d'expansion d'une aire culturelle en développement qu'à un effort de redéfinition de la société inspirée de vieux rêves passésistes. Les visions utopistes ne sont pas totalement absentes du discours de l'époque, comme l'a suffisamment démontré Gérard Bouchard (1990) dans un article sur l'expérience saguenayenne. Il reste encore à mesurer l'écho qu'un tel discours a pu avoir sur les pratiques culturelles des régions colonisées. Tout n'est pas toujours aussi simple qu'il y paraît et il faut tenir compte d'une « dynamique où se jouent en même temps des rapports de complémentarité et d'opposition, lesquels donnent lieu à des mouvements plus ou moins accusés de structuration et de restructuration dans l'espace socio-économique » (Courville, Robert et Séguin, 1990: 89).

Il y a bien une volonté de la part de la société laurentienne de se reproduire dans de nouveaux espaces, et peut-être cette volonté renferme-t-elle pour l'élément francophone un espoir de prendre le noyau anglophone à revers en l'enfermant à l'intérieur des positions réduites qu'il occupait au sud-ouest de la province. D'un autre côté, il est probable que certains projets originaux aient pu commencer à s'exprimer dans le discours d'une partie des élites locales en formation, mais ces tentatives de renouveau national se sont forcément heurtées aux efforts d'homogénéisation venant de la zone métropolitaine. Un projet de colonisation s'alimente souvent des rêves de renouveau et d'une quête de liberté des émigrants, mais il se trouve vite rattrapé par les efforts d'encadrement de la métropole et les structures qu'elle met en place pour assurer l'assimilation des espaces colonisés. Il faut d'ailleurs voir dans cette assimilation « l'expansion de l'économie de marché et de l'urbanisation [qui] s'accompagne d'une extension des cultures dominantes au détriment des cultures régionales et communautaires » (Courville, Robert et Séguin, 1990: 82).

MYTHOLOGIE ET IDÉOLOGIE

Une culture se construit autour de certains mythes qui représentent en quelque sorte l'idéalisation de ce que l'on voudrait être : projet utopique ou figure héroïque, l'un et l'autre ont valeur de modèle dans la culture populaire. Mais les mythes sont en lutte constante avec les idéologies prônées par la culture savante et qui constituent l'armature autour de laquelle se construisent les représentations structurantes du monde. Or « l'idéologie va masquer – c'est une de ses fonctions – la réalité » (Morissonneau et Asselin, 1980 : 146). Tenter d'expliquer une culture en recourant exclusivement aux idéologies qu'elle véhicule engendre par conséquent de graves distorsions. Il convient plutôt d'aborder la culture dans ses rapports entre mythe et idéologie. Les quelques pages qui suivent n'ont toutefois pas une telle ambition ; tout au plus pourront-elles faire ressortir quelques-uns des mythes dont les idéologies ont trop souvent réussi à masquer l'importance pour expliquer l'évolution culturelle du Québec.

Le mythe du Nord québécois

« Analyser le mythe de la Terre promise, c'est retrouver deux cheminements stratégiques, deux visions du monde coexistant parallèlement. D'un côté, un expansionnisme sans limites, gage de vitalité, de l'autre, un rétrécissement territorial, gage de conservation [...] le même mythe devant servir une même finalité, la survivance de la collectivité, mais par des voies différentes » (Morissonneau, 1978 : 80). Voilà exprimée en peu de mots la thèse de Christian Morissonneau sur le mythe du Nord québécois, laquelle s'apparente par plus d'un aspect à celle, beaucoup plus ancienne, de la frontière. Pour Morissonneau, si les Québécois ne participent pas davantage au *frontierism* américain, c'est parce qu'ils ont ouvert leur propre frontière au nord de la vallée du Saint-Laurent : « Au Québec, notre Ouest c'est le Nord. Et le « Go West, young man ! » se traduisait par « En avant vers le Nord, c'est là qu'est le salut ! » » (1978 : 106).

Quant aux valeurs qui sous-tendent ce mouvement d'expansion territoriale, Morissonneau n'y voit pas cette belle homogénéité de pensée à laquelle on a trop souvent conclu en s'appuyant sur le

discours de quelques apôtres de la colonisation seulement. « La conquête du Nord, dit-il, illustre avec force la contradiction des idées et des faits » (1978: 177). Loin de souscrire aux idées de ceux qui voient dans l'ouverture de régions de colonisation un repli de la société québécoise sur elle-même, il soutient plutôt que « le mythe du Nord devrait se comprendre comme annonçant le mythe du développement, le portant en filigrane, véhiculant la contradiction avec les valeurs agrariennes célébrées officiellement » (1978: 181). Voilà qui recoupe largement l'hypothèse que nous avons émise d'une entreprise métropolitaine de colonisation des espaces périphériques. Pour Morissonneau en tout cas, il ne fait aucun doute que « le Canada français, c'était encore [après 1760] l'Amérique. Le peuple ne ressentait pas la dépossession d'un territoire immense, héritage des Français vaincus en 1760, et que 1867 confinerait à d'étroites bornes si l'on se remémorait le continent perdu » (1978: 50).

En suivant ce raisonnement, on pourrait soutenir que le Canadien français a conservé au XIX^e siècle un esprit très nord-américain qui le pousse à la conquête de nouveaux espaces un peu partout à travers le continent. Cette conquête se fera toutefois de façon individuelle jusqu'à ce que les élites décident de l'orienter vers l'arrière-pays laurentien dans un but d'expansion de la seule région d'Amérique qui offre encore des possibilités de reproduction de la société canadienne-française. Doit-on alors interpréter le projet des élites québécoises comme le reflet d'une tendance au repli ou comme une volonté d'élargissement de l'espace national? Comparé aux anciennes ambitions continentales de la France, cela constitue évidemment un recul. Mais dans le contexte d'encerclement à l'intérieur duquel est forcée d'évoluer la société canadienne-française au début du XIX^e siècle, il faut plutôt voir l'entreprise de colonisation du Nord laurentien comme une spectaculaire tentative de briser le cadre dans lequel elle se trouve enfermée pour accomplir le mouvement d'expansion qu'elle juge nécessaire à sa survie.

Qu'on retrouve dans ce projet les rappels d'une gloire passée qui justifierait la mission de conquête, cela n'a au fond rien de bien surprenant. « Les gardiens des valeurs puisent dans la tradition un enseignement pour le futur. Ils ont recours à un précédent, mais à un précédent irréel, idéalisé ainsi que le fait chaque groupe cherchant

quelque réconfort dans le passé dans son affrontement au présent» (Morissonneau, 1978: 53-54). La rupture, si rupture il y a, ne se produira qu'une fois le mouvement bien amorcé, alors qu'un certain esprit « régional » pourra commencer à se manifester dans le discours des élites locales en formation. Le mythe nordique, nous dit Morissonneau, n'est pas entré dans la conscience populaire. Cette opinion rejoint en partie celle que soutient Gérard Bouchard: « Ce discours de re-commencement national n'a pas réussi à prendre racine au Québec » (1990: 221).

La frontière

Le mythe de la frontière, tel que l'a défini F.J. Turner à la fin du siècle dernier pour expliquer la conquête de l'Ouest américain, a été largement utilisé depuis dans l'étude des mouvements de colonisation. Christian Morissonneau, nous l'avons dit, s'en est largement inspiré pour formuler son hypothèse sur le mythe du Nord québécois. Au Canada, J.M.S. Careless est celui qui est allé le plus loin pour adapter le concept à l'histoire du pays. Car la frontière est devenue un concept géographique qui renvoie à une dynamique des espaces en voie de colonisation; en français, on a souvent recours à l'expression « front pionnier » pour traduire la même idée. Assez curieusement, les historiens québécois ont très peu utilisé la frontière dans leur explication de l'évolution du pays jusqu'à ces dernières années⁷. Pour Normand Séguin, par exemple, « le modèle de la frontière doit être rejeté pour le Saguenay parce que la colonisation n'y a pas donné lieu à des formes collectives originales, différentes de ce qu'on pouvait observer dans la vallée laurentienne » (cité dans Bouchard, 1990: 217). Ce manque d'intérêt est d'autant plus surprenant que « « frontier » and « region » are terms that run through much of Canadian history » (Careless, 1989: 6), comme dans celle du Québec, pourrions-nous ajouter.

En fait, l'histoire du Québec peut être en grande partie considérée comme étant celle d'une frontière en perpétuel mouvement

7. Il est symptomatique que la thèse du géographe Christian Morissonneau ait été reçue avec beaucoup de réserve par les historiens.

jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale. Et le terme « frontière », dans l'esprit de J.M.S. Careless, « must necessarily be coupled with « metropolis » » (1989 : XII). C'est cette relation entre une métropole et l'arrière-pays qu'elle domine qui constitue le fondement de l'analyse que Careless fait de l'histoire canadienne. Pour lui, le concept de frontière est indissociable de l'idée d'exploitation commerciale des espaces dominés par les métropoles, ce qui l'amène à diviser l'histoire canadienne en trois grandes périodes caractérisées par trois types différents d'exploitation de la frontière. La première période correspond à l'étape de la prise de contact initiale pendant laquelle la métropole se contente d'extraire les ressources de la nouvelle frontière ; c'est l'époque des pêcheries dans le golfe et de la traite des fourrures sur le continent. Dans un deuxième temps, la métropole entreprend la transformation primaire de ces ressources et commence à établir les bases de ses propres structures socio-économiques à la frontière ; le développement de l'industrie du sciage a marqué le début de cette période au Québec. Finalement, la frontière est occupée et son économie se complexifie suffisamment pour entraîner un premier mouvement d'urbanisation et une hiérarchisation des espaces autour de la région métropolitaine. À chaque étape qui est franchie, la métropole renforce les structures de son pouvoir.

La domination d'une métropole sur une frontière et un arrière-pays n'apparaît pas comme un travers répréhensible à Careless, mais comme une simple évidence qu'il importe de considérer dans l'analyse de l'histoire canadienne : « It thus looks sensible to consider chief-city dominance as a widely evident historical fact that can have either positive or negative consequences according to circumstances » (1989 : 53). Et encore : « It [la métropole] denotes a dominant large city, whose commanding status essentially expresses the commercial, transport, industrial, and financial functions of control or influence which it exerts over extensive and productive hinterland territories. These four economic attributes [...] work in concert with political, social and attitudinal factors that contribute the city's role of headship » (1989 : 61).

Pour nous, la métropole n'est pas limitée à cette *chief-city* sur laquelle Careless insiste, mais elle se trouve également dans les régions au peuplement plus ancien et aux sociétés structurées qui

étendent leur pouvoir sur un arrière-pays proche ou éloigné. La vallée du Saint-Laurent, comme la France l'avait jadis été pour elle, est devenue la métropole des nouvelles zones de peuplement qui s'ouvrent au Québec aux XIX^e et XX^e siècles. C'est cette même idée que paraît également traduire Paul Claval lorsqu'il soutient: «Le Canada demeure donc fidèle à un mode d'organisation qui est en train de s'effacer aux États-Unis: le marché national est desservi à partir d'une zone centrale, cependant que les ressources fournies par les provinces (ou les régions) périphériques paient les importations» (1989: 235).

S'il y a un point sur lequel on a bien peu insisté dans l'analyse de l'évolution culturelle du Québec, c'est justement cette opposition entre deux territorialités différentes, pour ne pas dire divergentes: celle des régions au peuplement plus récent, les régions dites périphériques, et celle de la région métropolitaine du Saint-Laurent qui pense le pays à partir du centre qu'elle occupe. La réponse aux défis posés par l'évolution actuelle du Québec passe pourtant par la compréhension de cette opposition «naturelle» qui, nous semble-t-il, a remplacé celle qui a pu caractériser les rapports entre culture savante et culture populaire avant la Révolution tranquille.

L'idéologie agrarienne

Quelques mots seulement sur un mythe persistant de la culture québécoise, celui de la mission agricole de la nation. Le Québec s'est longtemps pensé comme une société agricole et il n'y a au fond rien de surprenant à cela dans un pays où on en était encore à ouvrir l'espace et où il fallait d'abord «assurer la subsistance dans une région éloignée» (Morissonneau et Asselin, 1980: 149). L'étape de la colonisation passée, l'image s'est prolongée dans le mythe parce que «les idéologies territoriales trouvent plus souvent leur justification dans le souvenir des générations qui se sont succédées sur le même terroir, qui l'ont fécondé, qui y ont souffert et qui l'ont préparé pour la société présente» (Claval, 1985: 264). Il faut bien parler de mythe puisque la société québécoise n'a jamais été aussi agricole qu'on a voulu le croire. Au XVIII^e comme au XIX^e siècle, l'habitant canadien-français est, entre autres choses, cultivateur, mais les multiples acti-

vités qu'il pratique le mettent presque aussi fréquemment en relation avec l'industrie qu'avec l'agriculture⁸. « Le défricheur [...] appartient fondamentalement à la galerie nomade et doit être enlevé du portrait de la famille agricole [...] le colon n'est pas un agriculteur. C'est l'homme des bois qui tire subsistance de l'environnement de façon hétéroclite » (Morissonneau, 1978 : 113).

Alors pourquoi tant d'insistance à nous le présenter comme un agriculteur paisible dans une campagne prospère et immobile? C'est là que l'idéologie remplace le mythe, avec le discours agricuturiste de certaines élites qui ont voulu prolonger un passé qu'elles auraient souhaité conforme à leurs idéaux. Le Canadien français a effectivement été un rural pendant une grande partie de son histoire, mais la ruralité est faite de bien autre chose que de la seule agriculture. Ses liens avec l'agriculture sont constants puisqu'il lui faut avant tout assurer sa subsistance dans un contexte d'éloignement. Jusqu'à tout récemment, la société québécoise a conservé l'essentiel de ses formes traditionnelles et, « dans les sociétés traditionnelles, la culture est quelque chose que l'on subit et qu'on ne choisit pas: les hommes naissent dans un milieu et lui doivent la langue qu'ils parlent, les coutumes qu'ils adoptent, les techniques qu'ils connaissent et les idéaux qu'il admettent » (Claval, 1985 : 265). Or, ce sont les élites qui ont véhiculé l'image d'un Québec agricole pour appuyer leur conception d'un espace national en expansion.

Rien n'indique toutefois que cette vision soit un reflet fidèle de la réalité: « On ne peut se fier au discours quand il parle d'agriculture » (Morissonneau et Asselin, 1980 : 148). Le Canadien français et le Québécois après lui ont pu adopter le discours d'une culture qu'ils subissaient, pour reprendre les mots de Paul Claval, mais ce discours contenait plus d'ambiguïtés qu'on voudrait parfois le croire et l'expérience des milieux différents auxquels ils ont dû faire face les a amenés à développer des territorialités distinctes de celle à laquelle ils pouvaient malgré tout conserver le sentiment de participer. N'est-

8. Voir à ce propos les travaux de Normand Séguin sur le système agroforestier, ceux plus récents de Gérard Boucharde qui ont mené à la formulation du modèle de la coïntégration, de même que les études de Serge Courville sur le développement des industries rurales au XIX^e siècle dans la vallée du Saint-Laurent.

il pas en effet « remarquable que les traits ordinairement prêtés aux pionniers de la frontière recoupent ceux que les élites socio-culturelles avaient l'habitude de signaler – plus souvent pour les dénoncer, du reste – chez les colons canadiens-français » (Bouchard, 1990: 215)?

Conclusion

Le développement du Québec est caractérisé par un tiraillement continu entre les ambitions continentales et les projets qui s'inscrivent dans le cadre plus limité de la vallée du Saint-Laurent moyen (entre Québec et Montréal). Les ambiguïtés et les contradictions qui ressortent de l'évolution culturelle du pays sont le reflet de cette lutte qui a opposé ces deux grandes idéologies territoriales depuis la fondation des premiers établissements français au début du XVII^e siècle et qui s'est prolongée jusqu'à nos jours. L'opposition entre les premiers projets de colonisation français et l'entreprise d'exploitation des richesses fauniques de l'intérieur – autant que celle qui mettait aux prises les apôtres de la colonisation du Nord et ceux qui privilégiaient plutôt la modernisation des structures économiques et le développement de l'industrie et du commerce urbains – rend également compte de cet antagonisme plus profond entre une vision métropolitaine et une autre qui prenait davantage en considération les régions périphériques, entre le fleuve et le Nord.

Les élites étant habituellement perçues comme les représentants par excellence de la culture urbaine, il est symptomatique que celles du Canada français se soient tournées en si grand nombre vers la périphérie au XIX^e siècle. Faut-il y voir pour autant un mouvement de repli devant l'avance des nouvelles élites anglophones qui venaient de les déloger de la place qu'elles occupaient jadis dans les affaires métropolitaines? Si c'est le cas, il faudrait peut-être alors revenir aux anciennes explications qui renvoyaient au clivage basé sur l'appartenance ethnique plutôt qu'à celui qui oppose l'une à l'autre culture savante et culture populaire.

Quoi qu'il en soit, les élites francophones sont retournées à leur univers urbain depuis et l'évolution récente du Québec doit être

davantage perçue comme articulée autour d'une opposition entre une culture métropolitaine conquérante et des cultures locales en voie d'absorption. Après un siècle d'expansion triomphante et de projets de conquêtes territoriales exacerbés, le Québec s'est replié sur sa zone métropolitaine en délaissant de larges pans des espaces récemment conquis. Ou alors faudrait-il considérer l'évolution des dernières décennies comme une confirmation de la vision et de l'organisation métropolitaines qui serait en train de recouvrir l'espace qui avait fait l'objet de la première phase d'expansion territoriale? Il y a en tout cas des questions qu'on est en droit de se poser lorsqu'on entend dans une émission télévisée d'affaires publiques, par exemple, que le Québec devrait revenir à ses anciennes limites de la vallée du Saint-Laurent pour raffermir son développement⁹. Voilà l'Abitibi, la Gaspésie, le Lac-Saint-Jean et probablement aussi une partie des Cantons-de-l'Est effacés d'un seul coup de la carte du Québec au nom de la prospérité métropolitaine!

Mais, agriculturiste ou pas, ce n'est pas le discours des élites qui a ouvert les nouvelles régions du Québec au peuplement. C'est le jeu naturel des forces économiques et sociales qui a fait qu'une métropole en formation, celle de la vallée du Saint-Laurent et de Montréal qui y occupe de plus en plus la place centrale, est partie à la conquête de l'arrière-pays ainsi que son développement le réclamait. Les hommes d'affaires de Montréal et les commerçants de Québec ont probablement joué un bien plus grand rôle dans cette aventure que n'importe quel curé colonisateur du Saguenay ou des Laurentides. Les idéologies de colonisation agricole auront tout au plus entraîné certains débordements vers des régions moins hospitalières qui n'auraient peut-être pas attiré de population autrement. À ceux qui voudraient présenter le Québec comme une zone métropolitaine « handicapée » par le développement récent de certaines excroissances territoriales, on pourra cependant toujours opposer cette autre vision, plus conforme selon nous à l'évolution du pays: « Si l'on fait exception en effet des plus vieilles paroisses de la vallée du Saint-Laurent créées aux

9. Déclaration de Denis Angers, directeur de l'information du journal *Le Soleil*, à l'émission *Le choc des idées*, sur CFAP-TV (TQS), en décembre 1990.

XVII^e et XVIII^e siècles, le peuplement est un phénomène récent dans la plupart des régions» (Bouchard, 1990: 206).

*
* * *

Nous avons essayé dans les pages qui précèdent de proposer une approche différente pour atteindre à une meilleure compréhension de l'évolution du Québec. Nous sommes conscient de ne pas avoir appuyé notre argumentation sur une grande masse de connaissances factuelles, mais ce n'était pas non plus notre intention. Nous avons simplement voulu, à partir d'un corpus d'études déjà publiées sur la question, faire ressortir quelques-unes des ambiguïtés et des contradictions qui se manifestent obligatoirement lorsqu'on tente d'aborder l'évolution d'une culture comme celle de la société québécoise dans son ensemble.

Bibliographie

- Bélanger, Marcel (1993), « Qu'est-ce que le terrain? », dans Gérard Bouchard (1993a), p. 177-182.
- Bernier, Gérald (1981), « Sur quelques effets de la rupture structurelle engendrée par la Conquête au Québec: 1760-1854 », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 35, 1 (juin), p. 69-95.
- Bouchard, Gérald (1989), « Une Nouvelle-France entre la baie James et le Saguenay: un essai de recommencement national au XIX^e siècle », *Canadian Historical Review*, LXX, 4 (décembre), p. 473-495.
- Bouchard, Gérald (1990), « L'historiographie du Québec rural et la problématique nord-américaine avant la Révolution tranquille. Étude d'un refus », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 44, 2 (automne), p. 199-222.
- Bouchard, Gérald (dir.) (1993a), avec la collaboration de Serge Courville, *La construction d'une culture. Le Québec et l'Amérique française*, Sainte-Foy, PUL (coll. Culture française d'Amérique).
- Bouchard, Gérald (1993b), « Une nation, deux cultures. Continuités et ruptures dans la pensée québécoise traditionnelle (1840-1960) », dans Gérard Bouchard (1993a), p. 3-47.
- Bouchard, Gérald, Josée Gauthier et Marie-Josée Huot (1993), « Permanences et mutations dans l'histoire de la culture paysanne québécoise », dans Gérard Bouchard (1993a), p. 261-305.
- Bureau, Luc (1984), *Entre l'éden et l'utopie. Les fondements de l'imaginaire québécois*, Montréal, Québec/Amérique.
- Careless, J.M.S. (1989), *Frontier and Metropolis: Regions, Cities, and Identities in Canada before 1914*, Toronto, Buffalo et London, University of Toronto Press (coll. The Donald Creighton Lectures, 1987).
- Claval, Paul (1980), « Le Québec et les idéologies territoriales », *Cahiers de géographie du Québec*, 24, 61 (avril), p. 31-45.
- Claval, Paul (1985), « Les idéologies spatiales », *Cahiers de géographie du Québec*, 29, 77 (septembre), p. 261-269.
- Claval, Paul (1989), *La conquête de l'espace américain. Du Mayflower au Disneyworld*, Paris, Flammarion (coll. Géographes).
- Courville, Serge (1983), « Espace, territoire et culture en Nouvelle-France: une vision géographique », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 37, 3 (décembre), p. 417-429.
- Courville, Serge (1985a), « Le Saint-Laurent des uns... le Saint-Laurent des autres... », *Cahiers de géographie du Québec*, 29, 76 (avril), p. 119-125.
- Courville, Serge (1985b), « L'identité culturelle: l'approche du géographe », dans Jacques Mathieu et al., *Approches de l'identité québécoise*, Québec, Université Laval, Cahiers du CELAT, 3, p. 33-44.

- Courville, Serge (1986), « Le développement québécois: de l'ère pionnière aux conquêtes postindustrielles », *Le Québec statistique, édition 1985-1986*, Québec, Les Publications du Québec, p. 37-55.
- Courville, Serge (1993), « De l'écart entre les faits de croissance et les représentations collectives: l'exemple du Québec », dans Gérard Bouchard (1993a), p. 75-92.
- Courville, Serge, Jean-Claude Robert et Normand Séguin (1990), « La vallée du Saint-Laurent à l'époque du rapport Durham: économie et société », *Revue d'études canadiennes*, 25, 1 (printemps), p. 78-95.
- Du Berger, Jean (1993), « Imaginaire traditionnel, imaginaire institutionnel », dans Gérard Bouchard (1993a), p. 95-117.
- Gagnon, Serge (1978), *Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920. La Nouvelle-France de Garneau à Groulx*, Québec, PUL (coll. Les Cahiers d'histoire de l'Université Laval, 23).
- Guilbert, Lucille (1993), « La tradition des contes et la culture québécoise », dans Gérard Bouchard (1993a), p. 145-159.
- Harris, R.C. (1968), *The Seigneurial System in Early Canada*, Québec et Madison (Wis.), PUL et University of Wisconsin Press.
- Harris, R.C. (1987), « France in North America », dans Robert D. Mitchel et Paul A. Groves (1987), p. 65-92.
- Laserre, Jean-Claude (1980), *Le Saint-Laurent, grande porte de l'Amérique*, Montréal, Hurtubise HMH.
- Mathieu, Jacques (1985), « L'identité québécoise: l'approche historique », dans Jacques Mathieu et al., *Approches de l'identité québécoise*, Québec, Université Laval, Cahiers du CELAT, 3, p. 1-31.
- Mathieu, Jacques (1993), « D'or, de diamants et d'autres riches choses... Les habillements de Jacques Cartier dans l'histoire du Québec », dans Gérard Bouchard (1993a), p. 183-197.
- Mitchel, Robert D., et Paul A. Groves (dir.) (1987), *North America. The Historical Geography of a Changing Continent*, Totowa (N.J.), Rowman & Littlefield.
- Morissonneau, Christian (1978), *La terre promise: le mythe du Nord québécois*, Montréal, Hurtubise HMH (coll. Cahiers du Québec, Ethnologie, 39).
- Morissonneau, Christian, et Maurice Asselin (1980), « La colonisation au Québec: une décolonisation manquée », *Cahiers de géographie du Québec*, 24, 61 (avril), p. 145-155.
- Paquet, Gilles, et Jean-Pierre Wallot, « Sur quelques discontinuités dans l'expérience socio-économique du Québec: une hypothèse », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 35, 4 (mars), p. 483-521.
- Raffestin, Claude (1980), *Pour une géographie du pouvoir*, Paris, Litec.
- Robert, Jean-Claude (1993), « À la recherche d'une culture urbaine québécoise », dans Gérard Bouchard (1993a), p. 199-212.
- Segalen, Martine (1993), « Cultures populaires en France: dynamiques et appropriations », dans Gérard Bouchard (1993a), p. 51-73.
- Séguin, Normand (1993), « Quelques considérations pour l'étude du changement culturel dans la société québécoise », dans Gérard Bouchard (1993a), p. 213-219.

Trudel, Marcel (1974), *Les débuts du régime seigneurial au Canada*, Montréal, Fides.

Vance, James E., Jr. (1987), « Revolution in American Space since 1945, and a Canadian Contrast », dans Robert D. Mitchel et Paul A. Groves (1987), p. 438-459.

Wallot, Jean-Pierre (1969), « Le régime seigneurial et son abolition au Canada », *Canadian Historical Review*, L, 6, p. 367-393.

Wynn, Graeme (1987), « Forging a Canadian Nation », dans Robert D. Mitchel et Paul A. Groves (1987), p. 373-409.